**Extrait : Neige, Sable et Parole**. *L’infante maure*, Albin Michel 1994, p. 151-153

Cette question ! Comment : qu'est-ce que la neige ? Je tombe de mon haut comme si j'étais un arbre de notre jardin, d'aussi haut. Je ne trouve pas quoi lui répondre. Je me risque seulement à lui faire remarquer :

— La connaissance de cette chose n'est pas quelque chose qu'on puisse dire.

Et lui, aussitôt, il me fait :

— La connaissance du sable ne peut se dire non plus.

— La neige produit le silence.

— Le sable aussi produit le silence.

Alors, voulant à tout prix qu'il sache ce que c'est, j'ajoute :

— En même temps, elle vous force à la regarder et à garder le silence.

— De même, le sable. Il force l'homme, le ciel et la terre à le regarder et à garder le silence.

Comment vais-je m'en tirer et lui dire ça : la neige, une chose pourtant si simple. Je cherche. Je m'aperçois qu'évidemment j'ai commencé par la fin.

— C'est lumineux, c'est doux et ça fond entre les doigts.

Il ramasse une poignée de sable, qui s'écoule en petits filets de sa main.

— Comme ça ? Il est lumineux, doux.

— Non, pas comme ça. Mais presque.

— Comment ?

— C'est très froid et ça peut être chaud comme de la plume.

— Le sable de jour est une plume chaude, le sable de nuit une plume froide. Les discours au sujet d'une chose ne sont pas la chose.

— Et lorsqu'on dit *neige, sable,* que fait-on ?

— On dit des mots. Les mots disent ce qu'on veut.

— Et comment dire une chose ?

— La chose ne se dit pas.

Cette fois, je trouve la bonne question et je la pose :

— Et leurs noms à toutes ? Elles ont bien un nom ?

— Aucune n'a dit son nom, même si elle en a un.

Ma pauvre belle neige, je me demande de quelle manière te décrire pour te faire toucher du doigt par un grand-père qui n'attend que ça. Je me casse la tête à réfléchir et je ne trouve toujours pas.

Plus pour la consoler et me consoler moi-même, je dis :

— La neige est pure.

Et lui, le cheikh reprend en écho :

— Pur, le sable rend également le monde pur. Tu sais maintenant pourquoi je m'entoure de tant de sable.

Il ne me reste que cette constatation à faire :

— Le monde est muet, c'est ça ?

— Il n'y a que nous qui parlons, et parlons pour les choses.

Je pense en moi-même : dans ce cas, le monde est comme ces enfants sans parole, qui s'en passent et vivent très bien ainsi. Ils ressemblent aux choses. Pourquoi pas, s'ils en ont envie ?

Une idée qu'il m'est impossible de supporter malgré tout.

— Le monde est plein de choses et d'images, dis-je, c'est sa façon à lui de parler.

— Pourquoi es-tu venue jusqu'ici pour apprendre ce que tu savais déjà ?